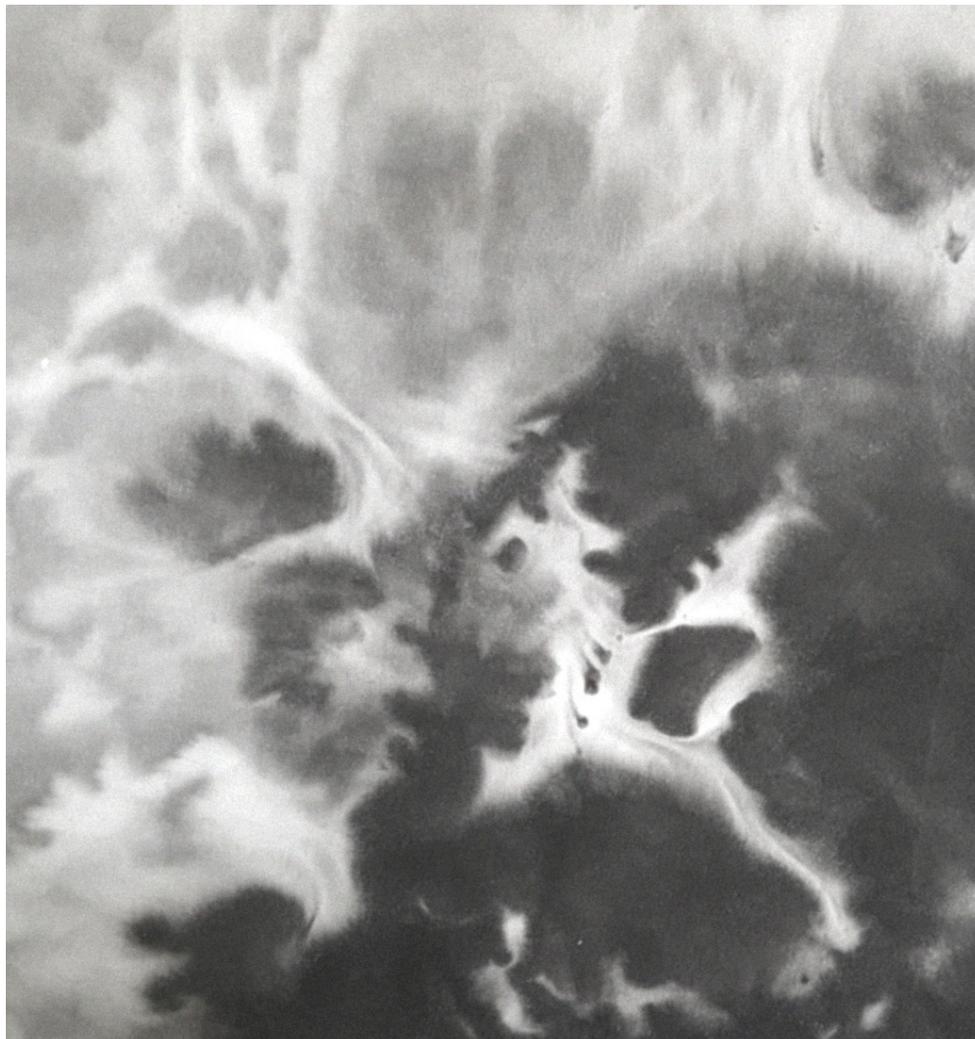




Patricia Belli, Storms, 2019, Détail



## *Ser, sin serlo*

# Patricia Belli

du 20/09 au 14/12/2019

Villa Vassilieff - Pernod Ricard Fellowship

Commissariat de Camille Chenais.

**Vernissage le 19 septembre 2019**

Visite de presse de 17h à 18h / Vernissage public de 18h à 21h

La Villa Vassilieff est heureuse d'accueillir la toute première exposition en France de l'artiste Patricia Belli (1964, Nicaragua) dont la pratique artistique se déploie au travers d'installations comprenant sculptures, dessins, ou encore vidéos. Pour cette exposition, l'artiste a choisi de réunir des œuvres issues de sa production plus ancienne avec des nouvelles productions dans lesquelles des symboles – issus de rêves et de mythologies – évoquent un équilibre instable entre domination et résistance, violence, peur et compassion. Dans l'espace se déploient des corps fragmentés, sans caractère sexuel apparent, que l'on pourrait croire inanimés si une tension palpable et un léger mouvement ne venaient pas trahir ce sentiment. Avec ces formes anthropomorphes, l'artiste souhaite questionner les diverses conditions qui peuvent aliéner ou fragiliser les corps. Des ouragans aux révolutions, l'instabilité et les jeux de domination sont évoqués à travers ces sculptures et leurs équilibres physiques précaires.

SER,

SIN SERLO

par Camille Chenais

Dans l'espace de la Villa Vassilieff, on peut rencontrer une balançoire, des représentations de tempêtes, une jambe, des têtes, des doubles têtes, de la poussière, un grand morceau de textile blanc, des grains de sable, un avant-bras, des images de corps flottant dans le ciel, des oloïdes, une pierre qui tombe, un tabouret à bascule, des morceaux de verre brisés, Xipe Totec... On peut entendre des bruits sourds ou une berceuse fredonnée pendant une tempête. On peut suivre des yeux le balancement d'un tabouret à bascule, l'oscillation d'une balançoire, l'ondoiement d'un virevoltant oloïde. Leurs mouvements cycliques nous bercent. En entrant dans l'espace, nous n'entrons pas dans une exposition où les œuvres sont circonscrites à leurs socles ou systèmes de monstration, nous entrons dans un environnement où le travail de l'artiste se situe aussi bien dans les formes sculptées, les bruits diffusés, les mouvements créés, que dans les vides de l'exposition où se tissent les liens entre les pièces, où se crée l'expérience des visiteur·euse·s. Une des premières choses qui frappe, c'est l'équilibre précaire, presque irréel, dégagé par les pièces et leur mise en espace. Presque toutes sont en équilibre. En s'approchant de certaines se créent une tension, une impression de danger, d'instabilité. La notion d'équilibre – et son corollaire, le déséquilibre – est récurrente dans l'œuvre de Patricia Belli, elle traduit l'instabilité de nos vies, le manque de contrôle que nous avons sur notre environnement et sur les événements politiques, domestiques, intimes ou naturels qui nous affectent.

*Ser, sin serlo* mêle des sculptures en céramique, des installations en bois, des pièces en métal, en verre et en textile, avec des peintures, des photographies, des vidéos et des pièces sonores. Le travail de Patricia Belli est en perpétuelle évolution, elle passe d'une technique à l'autre, d'une représentation à l'autre, avec une facilité et une inventivité déconcertantes.



Patricia Belli, *Desequilibradas* (Déséquilibrés), 2018, Détail

Par le biais d'assemblages hybrides, elle crée un langage plastique, poétique, énigmatique, parfois dérangeant qui traduit des préoccupations intimes et sociales. Son œuvre se fonde sur sa sensibilité visuelle et tactile ; dans son processus de travail, l'exploration des matériaux, de leurs surfaces, de leurs formes, de leur vulnérabilité, semble être sa boussole. « Avant tout, je suis une sculptrice. Ma principale motivation est mon travail de l'espace. Puis, au cours de mon processus créatif, d'autres idées et solutions émergent de mon travail des matériaux. Mon point de départ est la manière dont ils fonctionnent, qui génère ensuite une métaphore qui, à son tour, se nourrit de mes autres préoccupations vitales. Dans mon travail, mon cheminement est normalement fait ainsi. Je vois quelque chose dans la rue, je vois quelque chose dans mon atelier et je me dis « C'est la flexibilité ! » ou « C'est de la vulnérabilité ! Je la vois ! ». Puis, je clarifie cette idée à travers une forme encore davantage abrégée<sup>1</sup>. » Son œuvre semble ainsi toujours émaner d'une observation scrupuleuse de son environnement, du ciel aux cellules visibles au microscope en passant par les rebuts oubliés dans les rues, ou même par ses rêves et images mentales.

Toutefois, le langage de Patricia Belli n'est pas celui de la représentation, mais celui de la métaphore. Elle ne traduit pas directement ses expériences sensibles personnelles, mais questionne, à partir de celles-ci, des thèmes communs comme la vie, la mort, la renaissance, les systèmes de domination, l'équilibre et le déséquilibre, la fragilité des corps,

<sup>1</sup> Juan Carlos Ampié & Patricia Belli « Nicaragua's Patricia Belli: from Tragedy to Rejoicing », *Confidencial*, 11 avril 2017. Consulté le 29 août 2019. <https://confidencial.com.ni/nicaraguas-patricia-belli-from-tragedy-to-rejoicing/>

les relations de pouvoir, de désir. Tout son travail prend ainsi racine dans cet enchevêtrement de ses émotions, de ses processus intimes avec des sujets qui les transcendent. Elle le fait sans grandiloquence, avec simplicité, parfois avec humour. Dans *Sísifa* (*Sisyphé*<sup>2</sup>), une main tente de porter des pierres tout en cheminant en équilibre avec deux doigts, sur une fine corde blanche. À plusieurs reprises, la main cède sous le poids, perd l'équilibre, et fait tomber les pierres dans des bruits sourds. Avec subtilité, ces images évoquent la charge mentale de la maternité qui pèse sur le corps des femmes. En jouant sur l'analogie ou les ressemblances, les œuvres de Patricia Belli jouent le rôle de point de jonction entre la sensibilité personnelle de l'artiste et l'expérience des visiteur·euse·s. Inspirée par les théories de Carl Gustav Jung sur l'inconscient collectif, l'artiste tente de traduire ses expériences personnelles dans des formes qui permettraient de questionner la condition humaine ainsi que le contrôle que nous exerçons sur elle.

Les premières pièces que Patricia m'a montrées quand nous avons commencé à travailler sur cette exposition au mois de mars dernier, furent des sculptures en céramique, encore humides, représentant un avant-bras et une jambe. Leur réalisme anatomique apparent créa chez moi une première impression de répulsion. Elles me faisaient penser à des morceaux de corps arrachés. Il y avait également une main qui s'était cassée en séchant. Immédiatement, les images de mains arrachées par les grenades de la police nationale française pendant les manifestations me vinrent à l'esprit. Je lui demandai alors, si ces œuvres évoquaient pour elle les corps morts des manifestants nicaraguayens.<sup>3</sup> Elle me répondit que non. C'était plus subtil que cela. Si les violences et la répression du gouvernement de Daniel Ortega étaient bien présentes à son esprit lorsqu'elle travaillait sur ces pièces, ces dernières n'en étaient pas des illustrations, bien au contraire. Ce qui intéresse l'artiste n'est pas de faire une chronique documentaire ou journalistique de ces événements, mais d'évoquer, à partir de cette expérience, les formes de domination que subissent nos corps, leurs impacts, mais également la manière dont ils résistent et subvertissent ces contraintes et oppressions. Dans l'espace de l'exposition, ces corps fragmentés et dispersés n'apparaissent pas gisant sur le sol, mais sont placés dans des équilibres incertains évoquant le mouvement. Ces anatomies disloquées dissolvent les frontières entre le vivant et l'inerte. Ils résistent. Ils guérissent de leurs blessures. « Je suis impressionnée et attendrie par la façon dont les humains essayent, et réussissent parfois, à réparer des blessures, leurs propres blessures, celles du corps, de l'âme et celles de leurs objets.<sup>4</sup> »

2 Dans la mythologie grecque, Sisyphé est le fils d'Éole et d'Énarété et le fondateur mythique de Corinthe. Il est surtout connu pour son châtement, reçu après avoir trompé Thanatos (le dieu de la mort) qui consistait à faire rouler éternellement jusqu'en haut d'une colline un rocher qui en redescendait chaque fois avant de parvenir au sommet.

3 En 2018, des manifestations sont organisées par des étudiants à Managua pour protester contre des réformes du gouvernement de Daniel Ortega, président du Nicaragua. Dès lors, débute un régime de répression face à l'opposition au pouvoir en place. De nombreux affrontements éclatent. Aujourd'hui on estime qu'ils causèrent près de 325 morts et 2 000 blessés. La majorité des opposants ont été mis en prison tandis que le reste fut contraint de s'exiler dans les pays voisins.

4 Patricia Belli, « Relato » dans *Velos y cicatrices*, Managua, Epikentro Gallery, 1996, n.p.



Patricia Belli, image de *Sísifa* (*Sisyphé*), vidéo, 2002-2015

Dans le travail de Patricia Belli, le corps est donc à la fois un espace vulnérable, fragile et intime et un espace de résistance, de pouvoir. Cette multiplicité symbolique se traduit souvent par l'image du corps divisé, dispersé, brisé, fragmenté. Cette dislocation met en avant l'impossible représentation d'une identité, d'une corporalité ou d'une subjectivité sous une forme arrêtée et stable. « Il semble que Belli crée pour pouvoir rassembler tous les fragments de son être.<sup>5</sup> » écrit Miguel A. López lors de la première rétrospective consacrée à l'artiste.

Aux murs, des peintures presque abstraites représentent le cœur de tempêtes. Ces pièces symbolisent la nature dans ce qu'elle a de plus violent : sa force de destruction. En se mêlant aux représentations anthropomorphes qui peuplent également l'espace, elles nous rappellent que malgré toutes nos aventures civilisatrices, nous sommes insignifiant-e-s face à notre planète et ses forces imprévisibles. Ailleurs deux têtes semblent dialoguer, l'une est montée sur des petits pieds en bois flotté, l'autre est soutenue par un système complexe de poulies et de cordes. Le visage de cette dernière est recouvert par ce qui semble être une seconde peau, évoquant certaines représentations du dieu aztèque Xipe Totec (« notre seigneur l'écorché » en nahuatl). Dans la mythologie aztèque, il est le dieu de la vie, de la mort, de la résurrection, de l'agriculture, du renouvellement de la nature, des pluies fertiles et de l'orfèvrerie. Comme les graines de maïs qui perdent leur peau avant la germination, Xipe Totec s'écorche vif pour nourrir l'humanité. Cette figure symbolise des idées qu'on devine à d'autres endroits de l'exposition : celles des cycles de la vie, du sacrifice, de la naissance et de la renaissance.

Toute l'exposition oscille donc entre ces deux contraires, la renaissance et la destruction. L'artiste ne choisit ni l'une, ni l'autre, mais invente des formes qui prennent sens à la frontière de ces oppositions binaires. Toute la complexité des œuvres de Patricia Belli repose sur cet entrechoquement entre bonheur et désillusion, angoisse et empathie, doute et joie. À deux reprises, nous croisons dans l'exposition des sculptures bicéphales en céramique. *Raices (Racines)* est posée sur le sol, ses deux visages paisibles presque endormis. Ils semblent être ensemble depuis longtemps, des racines se sont développées sur leurs crânes et semble ainsi les relier. Ils me font penser à des sculptures ruinées de civilisations passées, que nous retrouvons parfois, sur lesquelles, la nature semble avoir repris ses droits. Les deux têtes de *Pesadilla (Cauchemar)*, à l'inverse, sont habitées de sentiments opposés : l'une semble saisie d'effroi, l'autre esquisse un sourire serein. Elles oscillent doucement, au-dessus d'un pied à balancier. Ce motif de la double tête matérialise l'hybridité et la conflictualité de nos êtres, de nos corps. Nous sommes à la fois oppressé-e-s et oppresseur-e-s, innocent-e-s et coupables, menaçant-e-s et menacé-e-s, blessé-e-s et puissant-e-s, cruel-le-s et doux-ces, nous-même et autre. Ser, sin serlo. Nous sommes sans être.

C'est donc dans ce paysage hybride à l'équilibre précaire, que les visiteur-ric-e-s doivent trouver leur place. Il-elle-s sont incité-e-s à s'asseoir sur un tabouret à bascule ou une balançoire dont les légers balancements, intensifiés par un son, les entraînent à questionner leur propre stabilité ou instabilité. Il-elle-s sont également invité-e-s à faire rouler une forme oïdale parasitée par un mélange d'entrelacs et à déplacer des formes sur une table recouverte de sable faisant ainsi apparaître le tracé de leur mouvement. Si, à première vue, ces actions peuvent avoir l'air ludiques ou innocentes, l'artiste, par le biais de sons amplifiés qui se déclenchent lors de la mise en mouvement des pièces, donne à ces actions une étrangeté qui dérange et questionne.

5 Miguel A. López, « Fragile. Works by Patricia Belli, 1986-2015 », TEOR/ÉTICA, 2016. Consulté le 29 août 2019. <http://teoretica.org/portfolio/fragiles-obras-patricia-belli-1986-2015/>

PATRICIA

BELLI

Née en 1964 à Managua, Patricia Belli est une artiste visuelle originaire du Nicaragua. En 1986, elle obtient une licence en arts visuels à la Loyola University of the South, à la Nouvelle-Orléans. Dix ans plus tard, elle est diplômée en arts et lettres de l'UCA, à Managua et reçoit une bourse Fullbright qui lui permet de poursuivre un Master en beaux-arts à la San Francisco Art Institute, qu'elle achève en 2001. À son retour au Nicaragua en 2001, Patricia Belli fonde l'Espace de recherche et de réflexion artistiques, EspIRA, une association dédiée à la formation critique et sensible d'artistes émergents centraméricains.

Belli expose régulièrement en Amérique centrale, en Amérique du Sud, aux États-Unis et en Europe. Entre 2016 et 2017, une exposition rétrospective, organisée par le commissaire Miguel López, par le biais de la Fondation TEOR/ética lui est consacrée à San José (Costa-Rica), à Managua (Nicaragua) et à Guatemala City (Guatemala). En 2018, son travail a été exposé à la 10<sup>ème</sup> Biennale d'Art Contemporain de Berlin.

En 2019, Patricia Belli a participé au Pernod Ricard Fellowship.



Vue de l'atelier Pernod Ricard à la Villa Vassiliev pendant la résidence de Patricia Belli, 2019, Villa Vassiliev - Pernod Ricard Fellowship





Principio de incertidumbre (Principle of Uncertainty), 2012  
Escultura con péndulos y dibujos (Sculpture with pendulums  
and drawings, medidas variables (variable size)  
Colección Fundación Ortiz Gurdian, Managua

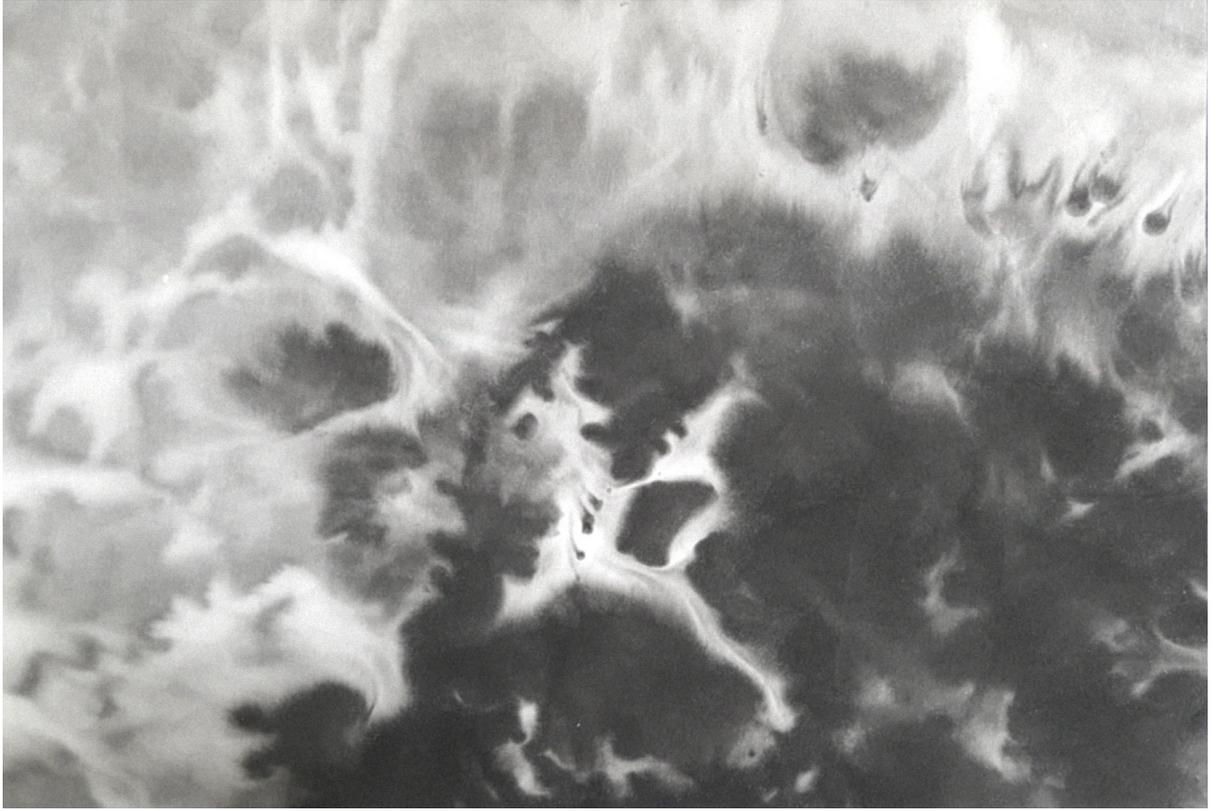
Patricia Belli, *Principio de incertidumbre* (Principle of Uncertainty), 2012



Patricia Belli, *Raices* (Racines), 2019



Patricia Belli, *Manospiedra (Mains de pierre)*, 2001

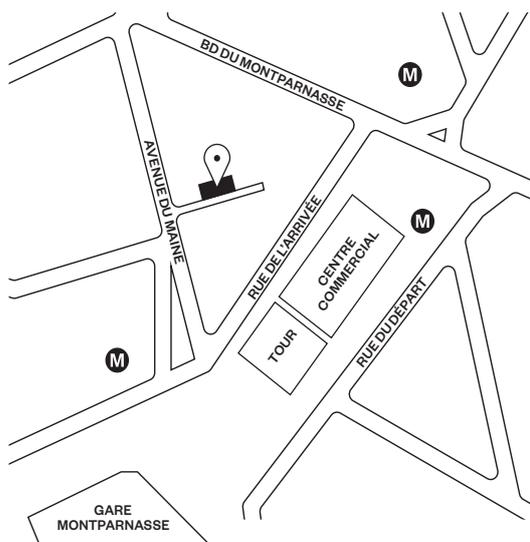


Patricia Belli, *Storms*, 2018, Détail

## À PROPOS DE LA VILLA VASSILIEFF

Bétonsalon est une organisation à but non-lucratif établie en 2003. Elle gère deux sites d'activités : Bétonsalon - Centre d'art et de recherche et la Villa Vassilieff, deux établissements culturels de la Ville de Paris, labellisés Centre d'art contemporain d'intérêt national par le ministère de la Culture.

La Villa Vassilieff, située à Montparnasse dans le quinzième arrondissement, entend renouer avec son histoire d'ancien atelier en invitant des artistes et chercheurs à poser un regard contemporain sur ce patrimoine. La programmation de la Villa Vassilieff est dédiée à des ressources peu explorées et vise à réécrire et diversifier les histoires de l'art. Avec le soutien de son premier mécène Pernod Ricard, la Villa Vassilieff mène le Pernod Ricard Fellowship, un programme de résidence qui accompagne chaque année quatre artistes, chercheurs ou commissaires internationaux. La Villa Vassilieff collabore aussi avec des musées -tel que le Centre Pompidou- et des institutions afin d'offrir aux artistes de nombreuses bourses de recherche et de résidence.



### Villa Vassilieff

21 av. du Maine 75015 Paris  
tél. : +33.1.43.25.88.32  
info@villavassilieff.net

Entrée libre du mardi au samedi de 11h à 19h  
Les visites de groupe sont gratuites sur inscription.  
Toutes les activités proposées à la Villa Vassilieff sont gratuites.

### Accès :

Métro lignes 4, 6, 12 et 13 : Montparnasse - Bienvenüe (Sortie 2 - Place Bienvenüe)

Retrouvez toute la programmation de la Villa Vassilieff - Pernod Ricard Fellowship sur les réseaux sociaux



Bétonsalon – Centre d'art et de recherche et la Villa Vassilieff bénéficient du soutien de la Ville de Paris, la direction régionale des Affaires culturelles d'Île-de-France – ministère de la Culture, de la Région Île-de-France et de l'Université Paris Diderot. La Villa Vassilieff reçoit le soutien de son premier mécène Pernod Ricard.

Bétonsalon – Centre d'art et de recherche et la Villa Vassilieff sont membres de Tram, réseau art contemporain Paris / Île-de-France et de d.c.a. / association française de développement des centres d'art.

Bétonsalon – Centre d'art et de recherche et la Villa Vassilieff sont des établissements culturels de la Ville de Paris et sont labellisés Centre d'art contemporain d'intérêt national par le ministère de la Culture.

La Villa Vassilieff développe également des partenariats avec la Fondation des Artistes, la Société des Auteurs dans les Arts Graphiques et Plastiques - ADAGP, la Chaire Global South(s) du Collège d'études mondiales de la Fondation Maison des sciences de l'homme et le Goethe Institut.

BÉTONSALON —  
CENTRE D'ART  
ET DE RECHERCHE  
VILLA VASSILIEFF

Avec le soutien de :



îledeFrance



PARIS  
UNIVERSITÉ  
DIDEROT



@dagp  
Pour le droit des artistes



d.c.a

TRAM Réseau art contemporain Paris / Île-de-France

### Contact presse Villa Vassilieff :

Tom Masson  
Chargé de communication  
et des publics Villa Vassilieff  
Pernod Ricard Fellowship  
www.villavassilieff.net  
tél. : +33.6.70.26.53.39  
tél. : +33.1.43.25.88.32  
tommasson@villavassilieff.net